

*Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire ou Recueil des relations originales inédites. 1830 .
Juil.-août-sept. (T. 47 = Sér. 2 / T. 17).*

*Nouvelles
Annales des
Voyages...*

Ge.FF 5890

Volume 47

*Deuxième
série*

1830

Tome 3

VOYAGE

**DE M. DESFONTAINES ,
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ,
LE LONG DE LA CÔTE
DEPUIS TUNIS JUSQU'A SFAX
SUR LES BORDS DE LA PETITE SYRTE.**

Je suis parti de Tunis vers le commencement de juillet 1784. La saison des plantes était alors passée; mais j'avais l'espoir d'être dédommagé de mes peines en recueillant des graines, des insectes et autres productions naturelles. J'étais bien aise aussi de voir la partie la plus riche et la plus habitée du royaume, où l'on retrouve un grand nombre de ruines et de beaux monumens qui annoncent encore aujourd'hui son ancienne splendeur. Le bey m'avait accordé des lettres de recommandation pour les caïds (gouverneurs) des lieux que je désirais visiter, et une escorte suffisante pour que je n'eusse rien à craindre des Arabes bédouins toujours prêts à dépouiller les voyageurs, et qui épargneraient encore moins un chrétien que tout autre.

Je dirigeai ma route vers le midi en suivant le
(1830.) TOME III.

10

138

NOUVELLES ANNALES

rivage de la mer dont je ne m'éloignai que très rarement pendant le cours de mon voyage. Le premier soir après mon départ, je couchai à quelques lieues au-delà des bords de la Mamelif, à l'entrée d'une grande plaine qui s'allonge du nord au sud entre des montagnes médiocrement élevées, d'où découlent, pendant l'hiver, plusieurs ruisseaux qui l'arrosent et la fertilisent. Elle renferme trois petites villes; la plus considérable est Solenian; la seconde se nomme Crombalia; celle-ci est à cinq lieues, vers le sud, de la Mamelif; enfin, la troisième porte le nom de Turki, est située à une lieue, au midi, de Crombalia. Ces villes, qui mériteraient à plus juste titre le nom de village, n'offrent rien d'intéressant; on n'y trouve ni ruines, ni monumens qui attestent leur antiquité. Les environs sont fertiles en blés et embellis par des jardins plantés d'oliviers, de grenadiers, d'orangers et de myrtes.

A quelques milles au-delà de Turki, nous entrâmes dans un bois fort étendu, où les oliviers sauvages, les caroubiers, les yeuses, etc., nous donnaient un peu d'ombrage et de fraîcheur: je dis un peu, car les arbres dans toute la partie méridionale du royaume, si j'en excepte l'olivier, ne ressemblent qu'à des arbrisseaux; et les pins mêmes que l'on voit dans nos forêts s'élever jusqu'à la hauteur de 80 et 100 pieds, n'en ont guère ici que 15 à 20 d'élévation.

Le bois dont je viens de parler s'étend le long des bords de la mer, jusque dans le voisinage de

Hammamet. Je n'étais éloigné de cette ville que d'environ une lieue et demie, lorsque je détournai ma route du côté du sud-ouest, pour aller voir des ruines que les Arabes appellent *Casr el zeit*. Shaw pense avec raison que ce sont celles de l'ancienne *civitas Siagitana*; et en effet les Arabes appellent encore aujourd'hui la partie du bois qui les avoisine *Han-gar el Sangitana* (bois de la Siagitana). J'ai transcrit à Hammamet deux inscriptions gravées sur des pierres qui forment les jambages de la porte d'une maison où on lit le nom de Siagitana. Le propriétaire m'a assuré qu'elles avaient été apportées du terrain où sont les ruines. Elles sont rapportées dans Shaw; en voici une:

VICTORIE ARMENIACÆ PARTHICÆ MEDI-
CÆ AVGVSTORVM A SACRVM CIVITAS
SIAGITANA. D. D. P. P.

Il était deux heures après midi lorsque j'arrivai à Hammamet. La chaleur excessive à laquelle j'avais été exposé pendant le temps de la journée où elle se fait sentir avec le plus de violence, m'avait beaucoup fait souffrir et avait épuisé mes forces. Je me reposai un peu, puis j'employai le reste du jour à visiter l'intérieur et les environs de la ville. Elle est située au bord de la mer, à la pointe d'un isthme fort bas et fort étroit. Il semble lorsqu'on la regarde de loin, qu'elle est bâtie au milieu des eaux; du reste, cette ville n'offre rien qui mérite l'attention des voyageurs: quelques colonnes, quelques

chapiteaux de marbre, extraits des ruines de Siagitana, sont les seuls restes d'antiquité que j'y aie observé. Les maisons sont en plate-forme et n'ont qu'un étage. Comme dans toute la Barbarie les rues sont si étroites que deux personnes peuvent à peine y marcher de front. Le mur d'enceinte est assez bien bâti et peut avoir un mille de circonférence. On compte dix-sept lieues de Tunis à Hammamet; les environs ont un aspect riant; toutes les campagnes voisines sont couvertes de beaux oliviers, qui font la principale richesse du pays: on y fait un grand commerce d'huile d'olives et même d'orge et de froment, lorsque les pluies d'hiver sont assez abondantes pour produire une riche moisson.

Le golfe de Hammamet s'avance dans l'intérieur des terres à plus de dix lieues de profondeur; il est parsemé de rochers et de bas-fonds qui en rendent la navigation dangereuse, surtout dans le voisinage de la côte; aussi il n'y a que de petits bâtimens marchands qui puissent venir à Hammamet, encore sont-ils obligés de se tenir au large. Le golfe n'est abrité que contre les vents du nord; ceux d'est et de sud-ouest y soufflent quelquefois avec beaucoup d'impétuosité, et y excitent des tempêtes.

Je partis de Hammamet vers le milieu de la nuit, afin d'éviter la chaleur du jour, et je continuai de suivre les bords de la mer. Après une heure de marche j'arrivai dans un lieu couvert de ruines, que j'aperçus confusément alors qu'il faisait nuit;

mais ayant eu le loisir de les observer à mon retour, je n'y vis que des monceaux de pierres et de vieilles murailles qui occupent une étendue de terrain considérable: ce lieu se nomme El Abiad (Le Blanc), parce qu'il y a dans le voisinage des monceaux de sable blanc comme la neige, que l'on découvre de très loin. Un peu au-delà des ruines, à quelque distance de la mer, du côté de l'ouest, est une grosse tour dont les murs sont fort épais; je pense qu'on y allumait anciennement des feux pour guider les navigateurs pendant la nuit: les Arabes l'appellent *Bourg el Menarah* (Tour de la Lanterne). C'est un ouvrage des Romains, comme il paraît par des inscriptions gravées sur des pierres du sommet de cette tour, que Shaw avait transcrites: elles n'y sont plus aujourd'hui. Toute la partie supérieure de la Menarah, telle qu'on la voit gravée dans le voyage de Shaw, a été démolie par les Arabes qui se font un plaisir et même un acte de religion de renverser et détruire tous les monumens anciens, parce qu'ils les croient l'ouvrage des chrétiens. Un peu plus loin nous passâmes sur un pont de plusieurs arches; il paraît être aussi du tems des Romains. Dans cet endroit nous dirigeâmes notre route vers l'ouest, en nous éloignant directement des bords de la mer, et après avoir marché pendant plus de deux heures au travers d'une grande plaine sablonneuse, nous arrivâmes au pied des montagnes où sont les ruines de l'ancienne Aphrodisium, que les Maures appel-

leat encore aujourd'hui Phradise : elles sont situées sur une espèce de plate-forme très élevée et un peu en pente du côté de l'est. Ce lieu est entouré de ravins profonds et dominé du nord au sud par des rochers escarpés qui en dérobent la vue : les ruines peuvent avoir deux milles et demi de circonférence. Presque tous les édifices sont démolis ; mais il est facile de juger par le petit nombre de ceux qui ont résisté à l'injure du temps, par la beauté des pierres, l'alignement des rues, qu'Aphrodisium était une très belle ville. Le plus beau monument que j'aie observé parmi ces ruines, est un grand arc de 50 à 60 pieds d'élévation, sous lequel coule un ruisseau d'eau douce qui prend sa source un peu au-delà. Sa façade est ornée de quatre belles colonnes d'ordre corinthien, et de chaque côté il y a une niche dont le sommet est terminé par une large coquille sculptée en bas-relief. Je suis porté à croire que ce monument servait à la décoration d'une fontaine publique. En côtoyant la base des montagnes de l'est au sud, j'ai aussi découvert les ruines d'un ancien port au bord d'un immense lac, qui était alors presque à sec : il paraît que les vaisseaux y entraient autrefois. Les gens du pays m'ont dit qu'il est rempli d'eau pendant l'hiver, et que dans cette saison il communique avec la mer par une large embouchure qu'ils appellent *Hale el Ouet* (embouchure de la rivière.)

Les montagnes de Phradise sont habitées par des

Arabes bédouins, qui ont la réputation d'être de grands voleurs. La curiosité les attira vers nous en très grand nombre ; on leur dit que j'étais un des médecins du bey ; ils ne nous témoignèrent aucune mauvaise intention ; plusieurs vinrent même nous montrer le chemin avec beaucoup de complaisance. Phradise est par sa situation un des plus beaux lieux que j'aie vus en Barbarie ; tous les environs offrent une foule de paysages charmans. Les cistes, les romarins, les lavandes et plusieurs autres arbrustes odoriférans couvrent les montagnes ; tandis que le myrte, le lentisque et le laurier rose ombragent les vallons et les ruisseaux.

Après avoir visité les ruines, nous marchâmes du côté du midi, au travers des montagnes, dans un chemin très raboteux et bordé de ravins profonds, où la peur de me précipiter avec ma mule me fit mettre pied à terre. Nous descendîmes peu après dans la plaine, et sur les deux heures après midi nous atteignîmes *Herkla* : c'est une petite ville bâtie au bord de la mer, sur une éminence pierreuse, que l'on découvre de très loin. *Herkla* est à environ cinq lieues au sud-est de Phradise, et à huit lieues au sud de Hammamet ; on y voit quelques ruines antiques, et entre autres un vieux château en partie démoli, dont les murs étaient construits avec beaucoup de solidité en belles pierres de taille. Les environs d'*Herkla* produisent de l'orge, du maïs, de la drcu (dourah), des raisins, des figues et d'excellens melons.

Les habitans sont fort insolens envers les étrangers ; car, malgré les ordres du bey que je portais avec moi et que je leur fis voir, j'en reçus un très mauvais accueil : ce pays n'est aucunement défendu. Les corsaires de Malte se retirent souvent auprès d'*Herkla* pour se mettre à l'abri des tempêtes et pour y faire de l'eau. On m'a dit qu'ils descendaient quelquefois à terre pendant la nuit pour mettre à contribution les caravanes qui vont et viennent continuellement de Tunis à Sfax, ce qui est très facile à des gens bien résolus qui connaissent le pays : les corsaires de Malte sont extrêmement craints le long de la côte de Barbarie. Ils viennent quelquefois jusque dans la rade de Carthage, s'emparent des bateaux des Tunisiens. Du temps d'Ali bey, père de celui qui gouverne aujourd'hui, ils brûlèrent pendant la nuit, dans le port de *Porte Farine*, un grand nombre de corsaires appartenant à la régence. Les Barbaresques n'osent guère attaquer les Maltais, à moins qu'ils ne soient bien supérieurs en nombre et en force ; car ils en ont plusieurs fois éprouvé le courage à leurs dépens.

Je passai une fort mauvaise nuit à *Herkla*, dans une auberge à la mode du pays, que l'on appelle fondouk. Le lendemain de très bonne heure je partis pour Souse ; nous côtoyâmes le rivage de la mer le long d'une immense plaine sablonneuse et inculte, où je recueillis les graines d'un joli *nitraria* épineux. Deux heures après notre départ, nous tra-

versâmes l'embouchure d'un grand lac qui, dans la saison des pluies, communique avec la Méditerranée, et où les habitans d'Herkla vont faire la pêche, lorsque les chaleurs ont fait diminuer les eaux. Environ une lieue et demie avant d'arriver à Souse, je m'écartai des bords de la mer, à la distance de près de trois milles, pour voir les ruines d'Ekouda : ma curiosité fut mal satisfaite ; je n'y trouvai que des monceaux de pierres ; un vieux château presque entièrement démoli est le seul édifice dont il reste quelques vestiges. Tout près d'Ekouda est un petit village appelé Hammam, habité par plusieurs familles maures. J'arrivai à Souse vers une heure après midi : la chaleur du soleil réfléchi par les sables sur lesquels j'avais presque toujours marché, me fit beaucoup souffrir pendant cette journée ; je ressentais des douleurs cuisantes aux mains, au visage ; et mes paupières étaient si gonflées que j'avais peine à voir. Je fus obligé de me reposer pendant un jour et demi pour réparer mes forces et pour être en état de continuer mon voyage.

La ville de Souse est éloignée de Tunis d'environ 34 lieues ; elle est située sur la pointe d'une colline, du côté de l'orient : c'est une des plus grandes villes du royaume ; les murs qui l'entourent ont au moins deux milles et demi de circonférence : ils sont bien bâtis et défendus par un grand nombre de pièces de canon de différens calibres. A gauche de cette ville, tout près d'un maraboud, il y a un petit

fort qu'on aperçoit à peine, et dont les batteries sont à fleur d'eau. On y a mis, depuis la dernière guerre avec les Vénitiens, de très gros canons qui pourraient sans doute nuire beaucoup aux vaisseaux qui s'approcheraient pour bombarder la place.

L'intérieur de la ville n'offre rien de curieux ; les bazars sont propres et bien voûtés ; les mosquées sont assez belles. On m'a dit qu'on avait apporté d'Ekouda la plupart des pierres qui ont servi à les construire : j'ai encore vu à Souse plusieurs colonnes que des Maures ont employées à soutenir les angles de leurs maisons et à en décorer la façade. L'affluence du peuple est si grande dans les rues, que l'on a peine à y marcher. Les habitans sont fort honnêtes envers les chrétiens, ce qui vient sans doute de l'habitude qu'ils ont d'en voir et de commercer avec eux. On fabrique à Souse beaucoup de toiles qui se vendent à bon marché ; leur plus grand défaut est de ne pas être assez frappées. Il y a autour de la ville d'immenses plantations d'oliviers : les négocians français y achètent beaucoup d'huile qu'ils envoient à Marseille pour la fabrique des savons. Il se fait aussi à Souse un commerce considérable de laines, de poteries, de souliers et d'étoffes à la mode du pays.

Le golfe peut avoir cinq à six lieues de large ; il s'étend du côté du sud jusqu'à Mnestir : les plus gros vaisseaux peuvent s'approcher très près de la ville ; mais ils sont exposés à toute la violence des vents

d'est qui soufflent de temps en temps avec beaucoup d'impétuosité sur toute la côte de Barbarie. Tout près de la ville, du côté du nord, j'ai vu les murs d'une ancienne porte qui était bâtie en demi-lune, au milieu des eaux : ils ont été presque entièrement démolis par le choc continuel des vagues. Je n'ai trouvé à Souse qu'une seule inscription, encore était-elle si effacée, que je n'ai pu en déchiffrer que quelques mots.

A quatre lieues, vers le sud-est, est Mnestir, que les Français appellent par corruption Monastier ; c'est encore une ville maritime considérable située à l'extrémité d'une langue de terre qui s'avance à plus d'une lieue dans la mer : la ville est entourée d'un très bon mur, et de loin elle offre un joli point de vue. Les campagnes voisines sont plantées de beaux oliviers qui donnent chaque année une riche récolte. On m'a dit que la navigation était dangereuse dans le voisinage de Mnestir, surtout du côté du midi, à cause des rochers et des bas-fonds dont le golfe est parsemé. Trois heures après notre départ de Mnestir nous traversâmes les ruines de Lempta. Cette ville, que Shaw prend pour la Leptis parva des anciens, était située au bord de la mer, dans un lieu peu élevé : elle a été détruite de fond en comble ; il n'en reste que des monceaux de pierres qui occupent un terrain d'environ un mille et demi de circonférence. A une lieue au sud de Lempta, se trouve le village de Touboulbe, agréablement situé sur un coteau qui

qui domine la mer : il y a aussi des ruines dans le voisinage. A peu de distance au-delà de Touboulbe, nous entrâmes dans une grande plaine sablonneuse où j'essuyai la plus forte chaleur que j'aie jamais ressentie : mon thermomètre placé sur le sable, montait à 45 degrés. J'arrivai aux ruines de Dimess, accablé de fatigues ainsi que mes compagnons de voyage ; heureusement nous y fîmes rencontre d'un Arabe qui nous fit apercevoir des figuiers, à l'ombre desquels nous nous reposâmes pendant quelque temps ; il nous apporta de fort mauvaise eau que je bus avec autant de plaisir que si elle eût été excellente, me trouvant encore fort heureux ; car j'étais extrêmement tourmenté de la soif, et notre provision était finie. Les ruines de Dimess, qui est l'ancienne Thapsus, sont éloignées de la mer d'environ un demi-mille : elles occupent un espace considérable au bord d'une grande plaine sablonneuse et aride. On y voit beaucoup de pierres amoncelées et éparses, de vieux murs, plusieurs souterrains voûtés. A l'ouest des ruines, il y a vingt-cinq citernes situées parallèlement les unes auprès des autres : chacune a environ 100 pas de longueur sur 5 à 6 de large ; leur hauteur perpendiculaire était d'environ 8 à 10 pieds ; les voûtes sont presque toutes tombées, il n'y a que les murs latéraux qui subsistent dans leur entier ; à peine retrouve-t-on quelques vestiges de l'aqueduc qui y conduisait les eaux. Ce que j'ai vu de plus remarquable à Dimess, est un grand môle qui s'avance

de plus de 100 pas dans la mer : c'est un ouvrage extrêmement solide, construit en pierres de différentes grandeurs, et unies les unes aux autres avec un ciment aussi dur que les pierres mêmes : les eaux l'ont néanmoins miné insensiblement, et en ont même détaché de très grosses masses en beaucoup d'endroits, et surtout vers la pointe.

A quatre lieues au sud de Dimess, se trouve la petite ville d'*Africa*, que les Arabes appellent aussi *Elmehedia*, située dans un lieu un peu élevé au-dessus de la mer. Je n'ai pas osé y entrer, parce qu'elle est réputée sainte par les musulmans. J'avais peur d'y être insulté par la populace. J'ai aperçu de loin quelques ruines que l'on m'a dit être celles d'un ancien port. Il y a autour d'*Africa* de très grandes plantations d'oliviers, qui sont les plus beaux et les mieux cultivés que j'aie encore vus en Afrique.

Toute la partie de la côte qui s'étend depuis Souse jusqu'à sept ou huit lieues au-delà d'*Elmehedia*, est sans contredit la plus fertile du royaume ; elle produit en abondance des olives, du froment, de l'orge, de la dreu, du maïs. On y fait aussi, depuis quelques années, de belles cultures d'indigo et de coton ; mais on n'en récolte pas encore une quantité assez considérable pour en faire le commerce avec l'étranger. Il serait difficile de trouver un pays plus fécond, et qui fût en même temps susceptible d'une culture aussi variée que celui dont je viens de parler.

Le maïs et la dreu, que l'on cultive beaucoup

dans toute la partie méridionale du royaume, se sèment ordinairement en avril. On est obligé de les arroser souvent depuis le temps où la semence a été jetée en terre jusqu'à celui de la récolte. Pour cet effet, les Arabes creusent des puits dans le voisinage des champs ensemencés : car les ruisseaux sont extrêmement rares dans toutes ces contrées ; ils emploient des chameaux et des mules pour élever l'eau avec de grands seaux de cuir attachés au bout d'une corde qui passe sur une poulie mobile, suspendue à deux grosses perches placées obliquement de chaque côté du puits, de manière qu'elles vont se croiser à quelques pieds au-dessus de son ouverture. Le chameau ou la mule, en s'éloignant directement du puits, fait monter les seaux remplis d'eau, et lorsqu'il s'en rapproche, les seaux redescendent par leur propre poids au fond du puits. Les Maures se servent encore d'un moyen très simple pour le même objet : un chameau fait mouvoir une roue placée sur le puits, qui, en tournant, fait descendre et monter continuellement une corde autour de laquelle sont attachés, à des distances égales, des vases de terre qui vont puiser sans cesse l'eau pour la verser dans un réservoir, d'où elle se distribue, par différens conduits, dans les champs cultivés. Presque toutes les eaux sont saumâtres le long de la côte, et les habitans de la plupart des villes ne boivent que de l'eau de citerne. D'après cela, il est facile de s'imaginer de quel prix doit être une source d'eau douce

et pure, où l'usage de toute liqueur fermentée est rigoureusement défendu par la religion et les lois.

Je m'éloignai des bords de la mer un peu au-delà d'Africa pour me rendre aux ruines d'*Elgem*, qui en sont distantes d'environ huit lieues vers l'ouest. Je fis route pendant la nuit par un beau clair de lune, et j'arrivai à *Elgem* sur les quatre heures du matin. J'y passai un jour entier, afin de visiter les ruines à loisir.

Elgem est un village considérable, situé au pied d'une plaine immense, à 55 lieues au sud de Tunis, et à 15 au nord de Sfax. Il paraît que c'est l'ancien *Thysdrus*. Ce lieu est célèbre par son bel amphithéâtre, qui subsiste encore presque dans son entier. C'est un vaste édifice, de forme un peu ovale, que l'on croit avoir été construit sous l'un des Gordiens d'Afrique. Son plus grand diamètre est de 180 pas, et le plus petit de 150, en comptant l'épaisseur des murailles; si l'on en fait abstraction pour connaître seulement les dimensions intérieures, alors il restera 120 pas pour le plus grand diamètre, et le plus petit n'en aura plus que 90. Les murs ont environ 110 pieds d'élévation; ils sont divisés en trois étages, et à chaque étage, il y a deux grandes galeries intérieures qui font parallèlement le tour de l'amphithéâtre. Il est percé de 240 fenêtres, disposées sur quatre rangs, et séparées les unes des autres par une demi-colonne. Les places étaient rangées circulairement par gradins depuis l'arène jusqu'au som-

met de l'édifice, de manière qu'il pouvait contenir une immense quantité de spectateurs. Au-dessous des murs, il y a de grands souterrains voûtés, où l'on renfermait sans doute les animaux destinés aux combats; peut-être servaient-ils en même temps de retraite aux gladiateurs. Au centre de l'arène, on voit un grand trou maçonné circulairement. Je serais porté à croire qu'il soutenait le pied du velum. L'amphithéâtre d'*Elgem* est le plus beau monument antique que j'aie encore vu en Barbarie, et il me paraît digne en tout de la magnificence et du génie des Romains. On trouve souvent à *Elgem* des médailles et des antiques. On m'a dit que des Anglais en avaient enlevé anciennement de très belles statues de marbre. J'y ai acheté une petite tête de Diane, en marbre blanc; elle est d'une belle forme, mais la figure est un peu gâtée.

Les ruines de l'ancienne ville sont éloignées de près d'une lieue de l'amphithéâtre. Tous les édifices ont été entièrement démolis. Les environs d'*Elgem* sont fertiles en olives, en blé et en divers fruits du pays. Les Arabes de ces contrées étaient autrefois de grands voleurs; mais la bonne discipline du gouverneur de Sfax a fait cesser leurs brigandages. S'il arrive souvent en Barbarie que les Arabes dépouillent les voyageurs, au moins est-il assez rare qu'ils commettent des assassinats. Les régences ont établi une loi qui est très bonne pour prévenir de tels désordres. Lorsqu'un homme a été mis à mort,

et que le coupable ne peut être découvert, on fait payer quarante ou cinquante mille piastres aux habitans voisins du lieu où l'assassinat a été commis. Si cette loi n'est pas selon toute la rigueur de la justice, au moins offre-t-elle un excellent moyen pour contenir les Arabes et pour les engager à veiller sur leur conduite respective: car la punition qui s'attache à la bourse est pour eux la plus cruelle de toutes.

Les terres des environs d'*Elgem* contiennent beaucoup de salpêtre: les gens du pays m'ont dit qu'ils en retiraient jusqu'à dix-huit livres par quintal. Voici leur procédé. Ils construisent avec des briques ou des pierres une fosse circulaire, en forme de puits, de trois ou quatre pieds de diamètre, sur une profondeur à peu près égale; cette fosse est percée inférieurement d'une ouverture latérale, par où elle communique avec une autre cavité plus petite, creusée dans un lieu plus bas que l'ouverture en question. Ils mettent au fond de la fosse plusieurs pierres sur lesquelles ils étendent de petites branches d'arbres, ou des feuilles et des tiges de spart, en forme de tapis. Après y avoir jeté la terre qui est imprégnée de salpêtre, mêlée avec de la paille coupée en petits morceaux, ils y versent de l'eau à plusieurs reprises pendant deux ou trois jours; elle dissout le sel de nitre et l'entraîne dans la cavité inférieure. Ils font bouillir cette eau dans des chaudières, et, après qu'elle a été dégagée par l'ébullition des corps étran-

gers qu'elle contenait, ils la transvasent et la laissent refroidir. Alors le salpêtre se cristallise et s'attache aux parois des vases. Comme il n'est pas encore bien pur après cette opération, on le fait bouillir une seconde fois et même une troisième, toujours dans de nouvelle eau, après quoi il devient aussi blanc et aussi bien cristallisé que celui de France. Ils en font de la poudre à canon, qu'ils estiment beaucoup moins que celle de la chrétienté, parce qu'en effet elle n'a pas autant de force.

Je partis d'Elgema de très grand matin pour me rendre à Sfax. Nous marchâmes pendant huit ou neuf heures dans une grande plaine inculte et inhabitée, où l'on trouve çà et là quelques bosquets d'oliviers, dont la plupart tombent de vétusté. Ils servent quelquefois de retraite à des Arabes vagabonds qu'il serait dangereux de rencontrer, si l'on n'était bien armé et en nombre suffisant pour leur faire tête.

Sfax est une grande ville fort commerçante, située au bord de la petite Syrte, dans un lieu plat et sablonneux; c'est la plus jolie du royaume, et la seule dont les rues soient pavées. Elle est entourée d'un mur fort élevé et très bien bâti. Les habitans y sont plus civilisés que partout ailleurs; ils vivent dans l'aisance et jouissent en paix du fruit de leur industrie, avantage inappréciable et bien rare en Barbarie, qu'ils doivent à la bonté et à la justice de leur gouverneur. Les citoyens les plus riches pas-

sent une partie de l'année dans leurs maisons de campagne, toutes entourées de jardins et fort agréables. On en fait monter le nombre à plus de huit mille.

Les environs de Sfax produisent de l'orge, de la drou, du maïs, des figues, du raisin, de bonnes pistaches, des pastèques en abondance et les meilleurs melons de toute la Barbarie. On y fait commerce d'huile, de barille, d'éponges que l'on pêche aux îles Karkana, de laines presque aussi fines et aussi estimées que celles d'Espagne. Malheureusement les moutons sont sujets de temps en temps à des épizooties qui en font quelquefois périr le plus grand nombre. Ces maladies règnent ordinairement en automne et au commencement de l'hiver. Les gens du pays croient qu'elles sont occasionées par le défaut d'alimens. En effet, dans cette saison, la campagne est absolument aride, et l'on n'a à leur donner pour toute nourriture qu'un peu de paille.

La barille dont on fait commerce à Sfax se brûle le long des bords de la mer. Les Arabes la retirent indistinctement de sept à huit plantes différentes, qu'ils mêlent ensemble, ou toutes ou en partie. Ces plantes sont la *salicornia fruticosa*, la *salicornia herbacea*, la *salsola kali*, avec une autre espèce de ce genre qui m'est inconnue, l'*atriplex halimus*, l'*atriplex portulacoides*, le *mesembryanthemum cotpicum* et le *zygophyllum simplex*, très commun dans ces contrées. Ils laissent sécher ces plantes aux deux

tiers, après les avoir coupées, puis ils les amoncellent dans des fosses creusées en terre, et ils y mettent le feu. Le sel, qui se dégage des plantes, tombe au fond des fosses, et s'y réunit en une masse solide.

On fabrique à Sfax les toiles les plus belles et les plus estimées de toute la Barbarie. Elles sont fines, et se vendent à bon marché: le seul défaut qu'on puisse leur reprocher, est de n'être pas d'un tissu assez serré. On y construit aussi un grand nombre de barques qui font le commerce le long de la côte, et de petits corsaires qui vont croiser sur les côtes d'Italie, où ils font quelquefois de riches prises. Il n'y a pas de ville dans le royaume où il y ait autant d'industrie qu'à Sfax. Les habitans sont doux et fort polis envers les étrangers. Le gouverneur, en particulier, me donna beaucoup de marques d'amitié; je puis même dire qu'il se faisait un plaisir de prévenir tous mes désirs, et que c'est l'homme dont j'ai reçu le plus de politesse depuis que je suis en Barbarie.

Les pluies ne tombent dans ces contrées que pendant l'hiver; elles y sont amenées par les vents du nord, comme dans toute la Barbarie. L'eau des puits est amère et saumâtre, et l'on ne boit que l'eau de citerne. Les campagnes de Sfax sont sablonneuses, et les chaleurs y seraient excessives, sans une brise qui s'élève tous les matins sur les neuf heures, et qui dure une partie de l'après-midi.

La petite Syrte peut avoir 30 lieues de large:

elle s'étend depuis Capoudia jusqu'à l'île Gerba. La mer a peu de profondeur dans toute l'étendue de la Syrte, et le rivage est presque à fleur d'eau. La navigation n'y est pas sûre, à cause des bancs de sable dont elle est parsemée. Les bâtimens marchands qui viennent à Sfax, sont obligés de se tenir à une lieue de distance du rivage. Quoiqu'ils n'aient aucun abri contre les vents, ils y sont néanmoins en sûreté. Le peu de profondeur de la Syrte fait que la mer n'y est jamais violemment agitée, même par les vents les plus impétueux.

Il y a flux et reflux dans la petite Syrte. J'ai eu des peines infinies pour obtenir du gouverneur la permission de mesurer les marées, encore je n'ai pu y apporter l'exactitude que je désirais. Le bruit de l'arrivée prochaine des Vénitiens avait jeté l'épouvante dans tout le pays, et il fallait user de beaucoup de précautions pour n'être pas découvert. Après bien des instances, le gouverneur m'accorda un homme de confiance par qui je fis mesurer les eaux. Le 20 juillet à midi (c'est vers cette heure que la marée est à son plus haut point d'élévation), on planta une perche dans la mer, près l'ancre d'un bateau; sur les trois heures de l'après midi, les eaux avaient diminué de 5 pieds 2 pouces. Le 1^{er} août, jour de la nouvelle lune, je fis planter une seconde fois dans la mer, à trois heures du soir, la même perche qui m'avait servi pour l'opération précédente, et vers les six heures les eaux avaient

haussé de 7 pieds et quelques pouces. On me dit que dans le temps des équinoxes, elles s'élevaient jusqu'à 9 pieds, et que les marées étaient encore plus grandes dans les environs de l'île de Gerba, à 24 lieues au midi de Sfax. Je n'ai pu savoir, aussi précisément que je l'eusse désiré, l'instant du jour où la marée est à son plus haut point d'élévation; je puis cependant assurer que c'est vers midi. Il est bien constant, d'après ces observations, qu'il y a flux et reflux très marqué dans la petite Syrte, tandis qu'il se fait à peine sentir à 25 lieues plus au nord. Les gens du pays savent en profiter pour faire la pêche; ils mettent des claies sur le sable dans les lieux les plus bas, d'où les eaux se retirent le plus lentement; les poissons viennent avec le flux de la mer, et lorsqu'elle se retire, les claies les retiennent et les empêchent de suivre le cours des eaux.

Vers l'est de Sfax, à environ huit lieues de distance, sont deux petites îles voisines l'une de l'autre, nommées Kerkana, dont la plus grande peut avoir six à sept lieues de circonférence; ces îles sont peu élevées au-dessus de la surface de la mer; on les aperçoit néanmoins de Sfax, lorsque l'horizon est bien pur. Elles produisent des olives, de l'orge, des dattes peu estimées, parce que la chaleur n'est pas assez forte pour les mûrir. Les habitans de ces îles sont vêtus autrement que les autres Arabes: ils font la pêche des éponges communes aux environs de leur territoire: pour cet effet, ils se servent de

longues perches armées à leur extrémité d'un crochet de fer, au moyen duquel ils détachent les éponges des rochers auxquels elles adhèrent. Lorsqu'on les tire de l'eau, elles sont recouvertes d'une pellicule fine et transparente, et c'est un spectacle curieux de voir comme toutes leurs parties sont en mouvement. Ils les enfouissent dans du fumier ou dans la terre pendant quelques jours, afin de faire périr les animaux qui y sont renfermés; ils lavent ensuite les éponges pour les dégager de tout corps étranger, et pour leur faire perdre l'odeur infecte qu'elles exhalent. Comme elles se vendent au poids, souvent après les avoir nettoyées ils y font rentrer le sable pour les rendre plus pesantes; mais cette supercherie est facile à découvrir.

En suivant les bords de la Syrte, du côté de l'ouest, on arrive aux ruines de *Thæna*, distantes de Sfax d'environ trois lieues; ces ruines occupent un espace assez étendu dans un lieu un peu montueux; elles n'offrent rien d'intéressant. Les habitans de Sfax en ont enlevé les plus belles pierres pour construire leurs maisons. Il y a près de *Thæna* un ancien port où la mer n'entre plus aujourd'hui. Les Arabes croient que les Maltais sont originaires de ce lieu.

Pendant mon séjour à Sfax, j'ai encore été voir les ruines d'*usilla*; celles-ci sont à cinq lieues au nord-est de Sfax; on n'y voit de remarquable qu'un grand édifice de forme carrée, soutenu intérieure-

ment par vingt-quatre belles colonnes de marbre blanc veiné de bleu, sur l'une desquelles j'ai aperçu une croix en bas-relief. Les environs d'Usilla aujourd'hui Inchilla sont habités par les Bédouins, qui paraissent fort misérables. Au nord de ce lieu, à peu de distance, est un petit village appelé *Gibiniana*, autour duquel on voit d'assez belles plantations d'oliviers.

Le rhus à feuilles d'aubépine croît en abondance le long des bords de la Syrte, et dans toute la partie méridionale du royaume; son écorce a la propriété de teindre en rouge. Les Arabes en font commerce; ils mangent aussi le fruit de cet arbre, lorsqu'il est mûr. Ils s'en servent aussi pour faire une sorte de limonade, qu'ils boivent avec plaisir.

On sait que les *Lotophages* habitaient autrefois le long des bords des Syrtes, et que ces peuples étaient ainsi nommés, parce qu'ils mangeaient le fruit du *lotus*. J'aurais bien désiré de découvrir cet arbre intéressant; mais malgré toutes les recherches que j'ai faites pour tâcher de le reconnaître, je n'ai pu y réussir: les descriptions que j'en ai lues dans quelques auteurs anciens que j'ai entre les mains sont trop vagues pour qu'on puisse savoir de quel arbre ils ont voulu parler, ni même à quel ordre de plantes il peut appartenir. Shaw pense que le *lotus* est une espèce de jujubier sauvage, que les Arabes appellent *sidra* (1), qui croît le long des Syrtes, et

(1) On voit dans les marais de Sfax le fruit du *sidra*. Les habitans disent qu'on s'en nourrissait autrefois. Ils

dans toute la partie méridionale du royaume de Tunis. Si cet arbrisseau est le *lotus*, il s'en faut bien que son fruit soit aussi délicieux que le dit Pline: *Loton tam dulci ibi cibo ut nomen terræ gentique dederit, nimis hospitali advenarum oblivione patricæ*. Il y a sur les bords du désert, et particulièrement au Geridd, une autre espèce de jujubier à longues feuilles, dont le fruit est plus gros et d'un goût plus agréable que celui du *sidra*, que l'on pouvait prendre à plus juste titre pour le *lotus*, d'après ce qu'en dit Pline. Peut-être me sera-t-il possible de donner quelques éclaircissemens à ce sujet, lorsque je serai à portée de faire des recherches dans les divers auteurs anciens qui ont fait mention de cet arbre si précieux et si intéressant à connaître. Il est bien difficile que l'espèce s'en soit éteinte dans des contrées où elle avait été autrefois si multipliée.

L'île de Gerba est à environ vingt-quatre lieues au sud-ouest de Sfax; je n'ai pu trouver d'occasion favorable pour y aller: on m'a dit qu'elle était très fertile, et que les peuples qui l'habitent menaient une vie assez heureuse. Cette île est encore soumise à la régence de Tunis. J'avais aussi le projet d'aller jusqu'à Gâbess, sur les confins du royaume de Tripoli; mais le gouverneur de Sfax m'assura que ce voyage était dangereux, parce que les Arabes de ces contrées sont in-mangent ce fruit et en font de la limonade. Le *sidra* se trouve dans presque toutes les plaines qui avoisinent le désert et dans celles qui conduisent de Sfax à Tunis.

domptés et fort misérables. La saison des plantes étant d'ailleurs passée, je me déterminai, sans beaucoup de peine, à renoncer à ce dessein. Je demandai à des voyageurs arabes le nom et la distance des lieux qui se trouvent entre Sfax et Tripoli: j'en joins la liste à la suite de l'itinéraire de Tunis à Sfax. Je partis pour Tunis le 8 août, et j'y arrivai au bout de dix jours, bien fatigué des chaleurs excessives que j'avais éprouvées pendant le cours de mon voyage.

Noms et distances des villes, villages et ruines qui se trouvent le long de la côte, depuis Tunis jusqu'à Gâbess.

Lieux
connus.

- 3 De Tunis à Lamamelif (bains à 32 degrés Réaumur.)
- 2 Soliman (ville.)
- 3 Crombalia (ville peu considérable.)
- 1 Turki (petite ville.)
- 4 Celar es Zeit (ruines de l'ancienne *Siagitania*.)
- 1 Hammamet (ville maritime.)
- 1 Elabiad (ruines.)
- 1 Al Ménarah (grande tour bâtie par les Romains.)
- 3 Phradise (très belles ruines éloignées de la mer d'environ quatre lieues; c'est l'ancienne *Aphrodisia*.)

- 5 Herkla (grand village avec des ruines, peut-être l'ancien *Adrumentum*.)
 7 Ekouda (ruines.)
 1/2 Hammam (petit village.)
 1 Souse (grande ville maritime.)
 1/2 Aouin Sahalim (petit village éloigné d'environ une lieue de la mer.)
 2 Mnestir (ville considérable.)
 1 Krounis (petit village à quelque distance de la mer.)
 1/2 Kiba (petit village.)
 1/2 Lempta (ruines étendues; c'est la *Leptis parva* des anciens.)
 1/2 Saieba (village.)
 1/2 Benajear (village avec des ruines à une lieue de la mer.)
 1/2 Touboulbe (village, ruines.)
 1 Bralta (village à quelque distance de la côte.)
 1 Dimess (ruines étendues; c'est l'ancienne *Thapsus*.)
 3 Africa (petite ville.)
 8 Elgem (village éloigné d'environ huit lieues à l'ouest d'Africa, célèbre par son amphithéâtre. — C'est l'anc. *Tisdrus*.)
 10 Salletto (ruines.)
 3 Elalia (l'ancienne *Achola*, ruines considérables.)
 2 Soursef (village à deux lieues de la mer.)
 2 Capoulé (ruines; l'ancienne *Caput vada*.)

- 2 Menounesch (village.)
 2 Gibioiana (village à deux milles de la mer.)
 1 Inschla (l'ancienne *Usilla*, ruines considérables.)
 5 Sfax (grande ville maritime.)
 3 Tina (la *Thæna* des anciens, ruines étendues.)
 Les noms et distances des lieux qui suivent, m'ont été donnés par des voyageurs arabes.
 5 De Tina à Meheress (petit village.)
 7 Vodran (rivière qui tarit pendant l'été.)
 4 Sidi medeb (un marabout.)
 7 Metouinia (village.)
 5 Mentzel (village; il y a une rivière qui passe entre Mentzel et Ziara, qui ne tarit point en été; elle prend sa source à environ deux lieues vers l'ouest, près d'un lieu habité, nommé *Chenini*.)
 1/2 Ziara (village.)
 7 Hammam (eaux thermales, ruines.)
 1 Zarat (village.)
 6 Gegim (village.)
- Gâbess {